

PRÉFACE

Dans cet ouvrage, Paul Harris nous offre une contribution scientifique d'une qualité rare par la conjonction de plusieurs caractéristiques essentielles. Tout d'abord, l'introduction d'une problématique réellement nouvelle dans un domaine largement négligé depuis de nombreuses années, celui de la place de l'imagination dans le fonctionnement et le développement cognitifs; ensuite par l'ingéniosité et la simplicité apparente des dispositifs de production de données empiriques, par la richesse et la cohérence des données présentées, enfin par sa dimension heuristique.

Le caractère séminal de sa contribution réside dans le choix de situer l'activité d'imagination au cœur de l'activité cognitive quotidienne elle-même que celle-ci soit « scientifique », qu'elle soit orientée vers l'interprétation des événements ordinaires du cours de nos vies ou encore vers la compréhension et la production de fictions agies ou/et parlées... L'imagination remplit en effet, selon lui, plusieurs fonctions essentielles à la vie intellectuelle: elle permet, résume-t-il au chapitre 8, de s'immerger dans un monde fictif qui conserve les principes causaux qui valent dans le monde réel; elle permet de comparer des résultats réels avec ceux qui auraient pu advenir, elle permet enfin d'explorer ce qui est impossible ou magique.

C'est dire si ce point de vue s'écarte à la fois des avenues largement explorées depuis plusieurs décennies par la Psychologie cognitive elle-même, dont Harris déplore la frilosité; mais il se démarque fortement aussi des théories le plus généralement acceptées depuis les années trente, celles de Piaget et de Freud en particulier, et des idées reçues qu'elles ont générées: l'imagination remplit un ensemble de fonctions constructives pour la connaissance du monde bien plus qu'elle n'a une fonction d'exutoire par rapport aux contraintes de la réalité ou une fonction cathartique. Il faut souligner néanmoins que la thèse défendue ici n'est pas sans affinités avec d'autres thématiques développées durant l'entre-deux-guerres. Pour ne citer qu'un exemple, rappelons Wallon, critiquant Levy-Bruhl, qui défendait l'idée d'une connexion initiale profonde entre science et religion, toutes deux vouées à fournir une explication de la réalité phénoménale en relation avec des forces ou des entités invisibles.

Cette perspective, à l'évidence nouvelle, ne serait cependant rien d'autre qu'une contribution intellectuelle de plus sans les nombreux travaux empiriques sur lesquels elle s'appuie, qui témoignent de sa portée heuristique et de son pouvoir explicatif.

En effet, pour donner corps à sa thèse, Paul Harris décline l'ancrage de l'imagination comme une composante essentielle de l'activité cognitive dans plusieurs domaines souvent ignorés ou traités de façon fragmentaire. Qu'on nous permette ici d'en indiquer quelques lignes principales.

Le jeu de fiction, par exemple, n'est pas pour lui une distorsion de la réalité ; il signe le début de l'activité mentale qui « permet de considérer des alternatives à la réalité, et qui durera toute la vie » (voir le chapitre 2). Dans le jeu de fiction, ce sont les dimensions « prise de rôles » et « discours connecté » qui sont essentielles et non pas le caractère plus ou moins arbitraire des symboles impliqués. Il s'agit là d'une rupture avec la longue tradition développementale qui, chez Freud comme chez Piaget, situe l'imagination dans une fonction opposée à la connaissance de la réalité – principe de plaisir pour le premier, assimilation pour le second. Sa contribution tire aussi un trait sur une autre des idées reçues de la tradition francophone dans l'analyse du développement de la fiction : celle qui rattache ses progrès à l'introduction du « signe » dans l'activité de représentation.

Une deuxième thèse majeure est que les êtres ou les situations imaginaires peuvent activer le système émotionnel au même titre que les êtres ou les situations réels. Ceci vaut non seulement pour les productions imaginaires des enfants mais aussi pour les adultes en face de mimes, de fictions théâtrales ou cinématographiques. En ce sens, et contrairement à ce qui est généralement accepté par les psychologies dynamiques – psychanalyse comprise –, les productions de l'imagination (celles que l'on imagine soi-même ou celles dont nous sommes les spectateurs) induisent des émotions bien davantage qu'elles ne sont gouvernées par les émotions, les frustrations ou les désirs de l'enfant.

Le chapitre 6 étaye une troisième thèse selon laquelle l'imagination est l'un des fondements du raisonnement formel. Celui-ci se développe en effet en se détachant progressivement des contenus empiriques pour ne plus se centrer que sur les relations entre les propositions. Contrairement aux thèses vygotskiennes soutenues par Luria ou Scribner, cette « attitude analytique », qui conduit à suspendre le principe de véracité des prémisses, n'est pas un effet tardif de l'institution scolaire (même si l'institution scolaire la sollicite en permanence), elle est déjà présente dans la capacité à conduire un jeu symbolique.

Dans ses raisonnements quotidiens, l'enfant n'est d'ailleurs pas sous l'emprise d'un biais empirique. Comme le montre Paul Harris, l'enfant est ordinairement capable d'interpréter la réalité (les séquences d'événements qui se sont effectivement produits) en référant constamment cette réalité factuelle à ce qui « aurait pu » advenir et/ou à ce qui aurait permis d'aboutir à une autre issue. De même est-il capable d'identifier ce qui « aurait dû » advenir (voir le chapitre 8) dans le respect d'une règle déontique, en détectant les infractions à la règle aussi bien que les cas où elle ne saurait s'appliquer.

Dans ce contexte, Paul Harris introduit à l'avant-scène une fonction non encore défrichée de l'activité d'imagination, une sorte d'« imaginaire du réel » qui confère à celui-ci son caractère toujours singulier et son « épaisseur », à la fois comme résultante d'un ensemble de possibilités antérieures réalisées et comme condition pour des issues possibles mais non encore déterminées.

L'imagination chez l'enfant

Ce champ constitue un nouveau domaine d'investigation, qui concerne non seulement l'analyse des séquences d'événements du monde phénoménal quotidien mais aussi la représentation de soi, du double point de vue rétrospectif (la mémoire autobiographique) et prospectif (l'élaboration des perspectives temporelles).

Pour autant, l'imagination n'est pas sous l'emprise de la catégorie de l'occulte. Les enfants sont capables de distinguer entre « magie » et réalité. Ils n'invoquent la première que si quelque chose viole les principes causaux habituels ou les propriétés ontologiques des entités concernées. Ils ont par ailleurs une connaissance précoce de certains « genres » (conte de fées, discours religieux) auxquels sont associées – sans trop de confusion – des séquences d'événements qui sont impossibles dans la vie quotidienne. Les enfants ne sont donc pas si crédules qu'on l'admet généralement et, en tout cas, pas davantage que les adultes. Sans pour autant invoquer majoritairement les explications magiques, ils identifient les résultats magiques comme des phénomènes de nature particulière.

Enfin, l'ouvrage pose la question des origines, ou du moins des conditions initiales dans lesquelles la coalescence entre cognition et fiction a eu lieu. Au plan de l'histoire de l'espèce, il défend la spéculation selon laquelle c'est la conjonction entre la capacité cognitive d'imagination et les ressources langagières qui « ont conduit l'être humain à un nouveau type de dialogue ». Avec une telle formulation, l'imagination apparaît comme une primitive du fonctionnement cognitif. Il est évidemment difficile de se prononcer sur ce point en termes de phylogénèse. Toutefois, l'hypothèse pourrait trouver une implication testable au plan ontogénétique si l'on pouvait mettre en évidence l'existence de dispositifs neurobiologiques spécifiques aux cognitions liées à la fiction. On pourrait en tous cas s'interroger sur les liens entre la simulation – l'un des mécanismes invoqué par Paul Harris pour rendre compte des effets du jeu de rôle – et l'évolution précoce de l'imitation comme un mécanisme d'identification des ressemblances (« *like me mechanisms* »).

Au plan ontogénétique, l'hypothèse avancée est que le fonctionnement quotidien du langage comme celui du jeu de fiction ont en commun la nécessité d'élaborer des « modèles situationnels » qui impliquent de déplacer le centre de la référence commune hors de l'ancrage dans le *hic et nunc* de la situation. Ce sont donc les besoins du discours connecté qui créent les conditions du développement de l'imagination et qui s'accompagnent du développement de la représentation des états mentaux. La centration de Paul Harris sur l'idée que le discours connecté est fondé sur des narrations n'est pas sans rappeler le rôle jadis attribué par Pierre Janet à la conduite de récit dans l'émergence du langage chez l'homme comme chez l'enfant, avec évidemment un appareil conceptuel et des données empiriques fort différents.

Au plan conceptuel, l'explication fournie par Paul Harris contribue à enrichir l'analyse des relations entre pragmatique langagière et développement

Préface

cognitif. En conceptualisant l'apport conjoint du jeu symbolique et du langage en termes de déplacement du point de référence, il fait porter l'analyse sur le rôle de la deïxis et souligne la nécessité de disposer d'un outil d'ancrage coréférentiel du dialogue. Ce faisant, il ouvre le champ à des investigations qui, au-delà de l'ancrage référentiel, cherchent à analyser le rôle des autres composantes pragmatiques (celles qui permettent d'introduire des thématiques et/ou de maintenir la cohésion entre les interlocuteurs) dans le développement de l'imagination.

La plus grande vertu de cet ouvrage est de ne pas être une synthèse « enfermante » qui viendrait clore un champ d'investigation. Au contraire, il constitue une plate-forme ouverte sur le futur de la recherche relative au développement mental dans des domaines négligés par la Psychologie au cours du dernier demi-siècle. Si la contribution présentée ici enrichit considérablement la connaissance actuelle de la « pensée enfantine » en lui ouvrant de façon renouvelée un domaine plus large, elle a une portée plus générale en témoignant de la capacité de renouvellement de la Psychologie du développement et de la nécessité pour la Psychologie, entre autres pour la Psychologie cognitive, de prendre en compte des êtres mentaux aux ontologies multiples et de modifier en conséquence ses cadres de référence.

Michel DELEAU
Professeur de psychologie du développement
à l'université Rennes 2